

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	41 (1912)
Heft:	3
 Artikel:	Sigisbert dans l'antique Rhétie
Autor:	Carnot, Maurus
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1039583

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

XLI^{me} ANNÉE.

N^o 3.

1^{er} FÉVRIER 1912.

Bulletin pédagogique

**Organe de la Société fribourgeoise d'éducation
et du Musée pédagogique de Fribourg**

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct.
Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces
répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. le Dr Julien Favre, professeur à l'Ecole normale, Hauterive-Posieux.**

Pour les annonces, écrire à **M. J. Crausaz, 4, rue Grimoux, à Fribourg,** et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à **l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérrolles, Fribourg.**

SOMMAIRE. — *Sigisbert dans l'antique Rhétie.* — *Une grammaire.* — *Conférence d'application à Fribourg.* — *Hommage à mon ancien instituteur.* — *Problèmes de calcul donnés aux examens des recrues en automne 1911.* — *Échos de la presse.* — *Bibliographie.* — *Chronique scolaire.* — *Avis.* — *Acquisitions récentes du Musée pédagogique.*

SIGISBERT DANS L'ANTIQUE RHÉTIE¹

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Ce petit livre que vous avez sous les yeux a déjà, sous le manteau romanche et malgré les obstacles, parcouru son chemin pour atteindre de nombreux villages, de

¹ Histoire pour les enfants et pour ceux qui les aiment, par le R. P. Maurus Carnot, traduction d'Esther Vionnet.

Nous devons la communication de ce très remarquable travail, d'une

nombreux enfants. Il apparaît maintenant dans son vêtement german, humble et sans crainte puisqu'il se dirige vers des écoles et des maisons chrétiennes.

Le récit se rapporte à saint Sigisbert qui, en l'an 612, fonda le convent de Disentis (Desertine, désert). Il expose le développement de la civilisation dans ses signes éclatants et sous les dehors modestes de christianisme.

Dans la sombre forêt naît un petit village où la fumée s'échappe des foyers, où le champ reverdit et jaunit, où les animaux sont confiants et serviables, où rivière et montagne livrent leurs trésors à la table, où le travail et la prière, le dimanche et les jours ouvrables, apportent à la vie paisible la diversion et la bénédiction, où la culture religieuse, la civilisation et la vertu éclairent d'un rayon d'espérance même la plus misérable des huttes.

Il est évident que le but et la réalisation de ce développement ne peuvent être mis en parallèle avec l'histoire d'un Robinson. Il y a un abîme entre le jeune homme qui, sur l'île isolée, se crée un monde par ses propres ressources, et Sigisbert dans la vallée chrétienne où les bénédictions naturelles et surnaturelles du christianisme se répandent sur le pays et ses habitants.

L'histoire qui suit ne tient pas spécialement compte du degré de culture où se trouvait alors la Rhétie inférieure. Les peines infinies, les succès réjouissants qui ont accompagné la fondation d'un petit village chrétien dans cette vallée, voilà ce qui doit être décrit.

Puisse cette tentative réussir pour le développement religieux des chers enfants, pour la joie des parents et de mes collègues, les éducateurs ! Le petit livre serait alors un don, bien que modeste, pour l'école chrétienne, et aurait atteint un noble but « car nul ne peut établir d'autre fondement que celui qui est établi, savoir Jésus-Christ ».

haute inspiration et d'une grande valeur pédagogique à M. le Dr Gaspard Decurtins, professeur à l'Université de Fribourg. Qu'il soit remercié vivement d'avoir eu l'obligeance de l'offrir aux lecteurs du *Bulletin* !

(LA RÉDACTION.)

AVANT-PROPOS

L'aurore d'une vie nouvelle apportée d'un pays lointain dans nos montagnes, son développement et ses progrès, tel est le contenu du petit livre dédié à la jeunesse par le R. P. Maurus Carnot. Ces pages, tout empreintes de générosité, de sentiments nobles, d'amour pour la nature, de charme poétique ne laisseront aucun jeune cœur indifférent. En effet, malgré tous les avantages que les travaux des générations disparues ont mis à notre portée, l'homme, l'enfant comprend la grandeur de la vie simple. Tous, sans exception, partageraient les émotions d'un voyageur solitaire, exposé à vivre des seules ressources d'un pays de forêts où le danger se rencontre à chaque pas ; tous auraient de l'admiration pour ce vénérable pèlerin, arrivé d'outre-mer, porteur de la « bonne nouvelle » ; tous éprouveraient que le plus grand bonheur consiste à panser les blessures et à faire briller un rayon de joie autour de soi.

C'est pourquoi nous n'avons pu résister au désir de faire connaître aux jeunes confédérés de langue française ces récits pleins de fraîcheur et de simplicité qui nous transportent dans l'antique Rhétie, l'un des berceaux de la Suisse primitive.

F. V.

CHAPITRE PREMIER

Sigisbert arrive dans le pays de Rhétie.

Chers enfants! Ce que je désire vous raconter ne s'est passé ni hier, ni avant-hier, mais à une époque reculée, c'est-à-dire il y a plus de mille ans. Où donc se trouve le pays dans lequel se déroula mon histoire? N'avez-vous pas entendu parler du Rhin? Le Rhin est un fleuve qui arrose un grand nombre de pays. Si vous désirez chercher la source de ce long fleuve, vous devez vous éléver dans les montagnes. Sur un haut plateau est situé un petit lac : c'est de ce lac que sort le Rhin, pour se précipiter dans une vallée. Toutefois, à ce moment, il n'est qu'un mince filet d'eau. Ces montagnes et cette vallée s'appelaient dans l'ancien temps, la Rhétie; le petit lac vert était, alors, tout entouré de forêts. Des arbres qui restent verts même pendant l'hiver, — des sapins — recouvriraient les deux versants de la vallée. Plus

haut s'étendaient des glaciers et des champs de neige qui ne disparaissaient pas même dans les plus fortes chaleurs de l'été.

C'était par une belle soirée. Au bleu firmament, la lune d'or brillait d'un doux éclat; tout autour d'elle, les étoiles scintillantes répandaient une clarté tranquille et sereine. Mais les sombres forêts de sapins recouvrant les pentes semblaient plus noires encore que d'habitude, car les hautes montagnes projetaient une ombre allongée. De toute part, c'était la paix et le silence. Les oiseaux étaient endormis : seul, le hibou veillait sur un vieux sapin et son cri perçait la nuit silencieuse.

Soudain un homme s'avança dans la sombre forêt et les coups de son bâton ferré résonnèrent sur le sentier rocailleux. Qui donc s'est égaré si tard dans la vallée? C'est un voyageur. Pauvre homme! Que Dieu le protège!

Le voyageur marchait rapidement, en foulant l'herbe sous ses pieds. Il traverse la forêt et lorsqu'il fut arrivé à la lisière, il franchit une prairie où les pierres étaient plus nombreuses que les fleurs; l'ombre allongée du voyageur avançait avec lui. Marchant sans s'arrêter, il disparut de nouveau dans les bois. Il ne devait prendre aucun repos. Pourquoi pas? Parce que au delà des montagnes, des gens cruels l'avaient chassé, avec menace de coups, de mort, quoi qu'il ne voulût leur faire que du bien. De temps à autre, il se retournait afin de regarder si ses persécuteurs n'étaient pas derrière lui; mais on ne voyait personne.

Le voyageur atteignit bientôt un petit lac alpin; celui-ci brillait comme de l'or, car, du ciel assombri, la lueur l'éclairait de ses rayons. Des pierres de la hauteur d'un homme se dressaient sur la rive, et ça et là, un noir sapin; entre les sapins et les pierres, croissaient d'épaisses broussailles. Le voyageur fit halte, s'appuya contre un rocher pour reprendre haleine; puis il s'assit, pencha la tête sur une pierre et s'endormit, car il était éprouvé de fatigue. Soudain, dans un buisson voisin, un bruissement se fit entendre. Effrayé, le voyageur se leva en sursaut, mais sa crainte se dissipait aussitôt car il vit, à travers le buisson, un chevreuil qui se désaltérait aux eaux limpides du lac étincelant. La lune continuait à monter dans le ciel, mais elle n'était plus d'un jaune aussi doré. Le brave homme savait que la nuit serait bientôt passée et il poursuivit son chemin au delà du lac, plus loin, plus loin encore, jusqu'à ce qu'il parvint au sommet de la montagne. Et là, il s'arrêta et dirigea ses

regards en bas, sur les forêts sombres et sur la vallée silencieuse : pour la première fois, il voyait le beau pays de Rhétie.

CHAPITRE II

Le premier matin en Rhétie.

Qui était-il, ce voyageur solitaire ? C'était Sigisbert. La sérénité se lisait sur son visage et son regard était plein d'amour et de charité. Il dirigeait ses yeux vers l'Orient, car, dans le lointain, au-dessus des sommets, le ciel était comme en feu. Sigisbert regarda longuement de ce côté, immobile comme une statue de pierre qui brille à l'aurore.

Le voyageur Sigisbert était un grand et bel homme. Sa longue robe noire le couvrait jusqu'aux talons. Il ne portait ni chapeau ni capuchon, pour protéger sa tête. Ses cheveux étaient argentés et déjà tout blancs vers les tempes. Une large barbe grise couvrait la moitié de sa poitrine. Une ceinture de cuir retenait les nombreux plis de sa robe ; à cette ceinture pendait, du côté droit, une chaînette de fer à laquelle était fixé un couteau. De la main droite, Sigisbert tenait un bâton muni d'une longue pointe de fer à l'extrémité inférieure, tandis que, dans le haut, une petite traverse de bois donnait à ce bâton l'aspect d'une croix. Ah ! si ce bâton avait pu parler, que de choses n'aurait-il pas racontées sur les pays et les mers, sur les villes et les villages, sur les forêts et les champs ! Depuis le bois de chêne, dans la lointaine Irlande, où le bâton avait poussé, jusqu'aux montagnes de Rhétie, la distance était, en effet, très, très longue ! Et que de choses n'aurait-il pas eu à dire sur les bons et les mauvais jours, sur les heures tristes ou joyeuses !

Le voyageur portait, aux pieds, des sandales d'un cuir épais, fixées par des courroies. Des gouttes de sang rougissoient ses pieds, témoignant ainsi de la longueur et des difficultés de la route.

Le soleil apparut bientôt derrière les sommités qui brillaient comme d'énormes massifs dorés. A ce moment, la neige étincela avec tant de force sur les montagnes, que les yeux du bon voyageur ne purent en supporter l'éclat. Sigisbert dirigea ses regards sur la vallée où les vastes forêts étaient tout enveloppées d'une vapeur bleuâtre. De toutes parts, les verts sapins perlaient de gouttes de rosée scintillantes et diaprées. Les oiseaux quittaient leurs nids, en chan-

tant joyeusement, comme pour remercier le bon Dieu du soleil et de la rosée; ils se rapprochaient de Sigisbert, et leur chant semblait lui dire : « Voyageur étranger, nous te saluons, sois le bienvenu au milieu de nous! »

Et le soleil bienfaisant montait et montait toujours, remplissant toute la vallée de son éclat. Plein de joie, Sigisbert éleva les yeux vers le ciel, puis en reprenant sa route, il aperçut une source qui jaillissait de dessous une pierre. Il s'en approcha, trempa sa main dans l'eau froide et murmurante, se rafraîchit le front et les yeux et lave aussi les blessures de ses pieds. Puis il s'agenouilla sur le terrain recouvert de mousse, appuya le bâton contre son épaule, l'entoura de ses mains qui tremblaient encore de fatigue et de joie et prononça cette prière :

« Tandis qu'un nouveau jour commence
Implorons, de Dieu, la présence.
Qu'Il daigne encor, de tout danger
Ses faibles enfants protéger.

Puis au déclin de la journée,
Et si la nuit nous est donnée,
De tout mal, nous serons gardés,
De la paix divine, entourés. »

Et tandis que Sigisbert élevait, en silence, son âme vers Dieu, les alouettes voltigeaient et chantaient joyeusement au-dessus de lui. C'était pour le bon voyageur, la première radieuse matinée dans le beau pays de Rhétie.

CHAPITRE III

Comment Sigisbert continua sa route.

Lorsque Sigisbert eut terminé sa prière, il se leva et reprit en main son bâton de voyage; puis il se retourna, et jeta un dernier regard sur la contrée d'où il était venu. Craignait-il, peut-être, que quelqu'un ne le poursuivit? Oh! non, aucune frayeuse ne se lisait dans ses yeux, mais ils brillaient, et ils étaient humides. On eût dit qu'il cherchait à découvrir un pays très, très lointain, situé derrière les monts, au-delà d'autres contrées, au-delà des mers. Ah! il ne pouvait, à la vérité, pas apercevoir ce pays, son cher pays natal! Cependant, il éleva la main et fit un signe, en disant d'une voix

douce et émue : « Adieu, chère, chère patrie. Je ne te reverrai plus jamais. Je te salue par-dessus les terres et les mers. « Salut, de la part d'un de tes fils, du seul que tu comptes ici, en Rhétie ! Ille verdoyante, lointaine, chère patrie, « adieu, et que Dieu te protège, te bénisse !... » Il se retourne lentement, en essuyant les larmes de ses doux yeux bleus.

Comme si, en séchant ses larmes, il eût chassé les sombres pensées de son esprit, Sigisbert continua sa route, du côté de l'est, avec une expression paisible et souriante. La forêt devenait de plus en plus épaisse. Quelques sapins ! Ici et là, un tronc si énorme que deux hommes réunis auraient à peine réussi à l'entourer de leur bras. Les larges branches inclinées formaient un toit de verdure au-dessus de sa tête. En quelques endroits seulement, le soleil pouvait pénétrer jusqu'au sol, recouvert de mousse. Ça et là, une rose des Alpes, d'un rouge vif fleurissait encore ; ailleurs, s'étendaient de riches pâturages tout parsemés de fleurs blanches, jaunes et bleues. Mais, nulle trace de chemin, de sentier même, qui conduisît à travers la forêt. Sigisbert se disait en lui-même : « Il ferait meilleur dans le bois de chênes, près de mon village natal. Ici, je suis seul, tout seul avec les bêtes sauvages qui, sans doute, ont ici leurs repaires et leur chemin habituel ; mais je ne m'effraie ni des ours, ni des loups. La..... puissante main de Dieu me protègera dans le danger. »

Sans crainte, il descendit la vallée. A sa droite, il entendait le murmure d'un ruisseau : c'était le Rhin, tout jeune encore, qui lançait son écume blanche sur les arbrisseaux et les rhododendrons bordant le rivage.

Tout à coup, Sigisbert reste immobile à la vue d'un chevreuil jaune foncé, tirant sur le roux. L'animal tremblait de tout son corps ; il se désaltéra un instant au ruisseau, jette, de ses beaux yeux, un regard craintif derrière lui, puis franchit l'eau d'un seul bond et disparut dans la forêt. Sigisbert le cherchait des yeux lorsqu'il entendit le craquement des branches sèches sur le sol : un ours, un énorme ours velu !!! Effrayé et tremblant, Sigisbert se cacha derrière un gros sapin. L'ours flaira à gauche et à droite, trotta jusqu'au ruisseau, se dressa sur ses pattes de derrière et sauta par-dessus l'eau. Sigisbert, transi de peur, entendit le bruit sourd de sa chute sur la rive opposée. Et lorsque la bête fauve fut partie, tout devint silencieux, comme auparavant. Mais Sigisbert pensa au chevreuil : « Hâte-toi, hâte-toi », disait-il tout bas, « sinon tu tomberas blessée, pauvre victime, sous la lourde patte de l'ours ! »

Le voyageur continua à descendre la vallée, tantôt longeant le Rhin, tantôt s'élevant sur les collines. Le soleil était déjà haut sur l'horizon. Sigisbert se mit à la recherche de fraises, et bientôt il en couvrit toute une large feuille. Pendant cette cueillette, il s'était rapproché du Rhin et il s'assit sur la rive. Il sortit de sa poche un petit morceau de pain sec. Après avoir dit « Notre Père » il s'installa sur la mousse, afin de prendre agréablement son modeste repas, tout en se disant à mi-voix : « La table de mes chers parents était, sans doute, trois fois mieux garnie de viandes et de mets réconfortants ; dans mon couvent, également, j'avais un meilleur régime. Cependant je veux être satisfait. Dieu est bon envers moi et je désire travailler pour lui. » Il remercia son Père céleste, le priant de bénir le repas qu'il lui avait accordé.

Après une petite heure de repos, Sigisbert reprit sa marche, fortifié par le pain et l'eau, rafraîchi par les fraises des bois. Il observa, silencieusement, au pied de la montagne, un coin de lande, sans autres arbres qu'un vieux sapin solitaire auprès duquel jaillissait une petite source. Ne trouvant nulle part des traces de bêtes sauvages, il s'écria tout heureux : « Il n'habite, dans cette région, aucun fauve ; je vais choisir mon asile pour la nuit. »

Le soleil était près de disparaître et les sommets brillaient de nouveau comme des feux ardents ; à la nuit tombante, Sigisbert s'agenouilla et fit sa prière du soir ; lorsqu'il était encore au couvent, lui et ses confrères se réunissaient à l'église dans cette heure bénie ; maintenant, Sigisbert devait prier seul :

Dieu tout-puissant, sainte lumière,
Eternel Roi, notre Seigneur,
Le Soleil fuit dans sa splendeur...
De notre âme, entends la prière !

Dès le matin nous te louons,
Et lorsque le couchant se dore,
D'un saint élan, comme à l'aurore,
Dieu tout-puissant, nous t'adorons !

Sigisbert répéta encore « Notre Père » pour le pays qu'il considérait, désormais comme sa seconde patrie. Pendant ce temps, la nuit était survenue ; au-dessus des montagnes boisées, la lune se leva pure, dorée et des milliers d'étoiles s'allumèrent au firmament. Le vieillard s'étendit pour la nuit : le gazon forma son lit, une pierre recouverte de mousse lui tint lieu d'oreiller et la voûte céleste fut son toit.

(A suivre.)